

Le temps, une question de pouvoir

Par Marc BESSIN

Sociologue, chercheur CNRS, Groupe de recherche sur la
socialisation, Lyon

Revue Mouvement N°2 - Janvier / février 1999

La découverte

Dossier Flexibilité : travail et vies en morceaux

Au cœur de la question de la flexibilité se trouve le rapport au temps, enjeu de tous les rapports politiques. Qui dispose du temps d'autrui le domine et qui est maître de son temps personnel est libre. Marc Bessin propose de se pencher sur une critique de l'économie politique du temps, en mesure de situer véritablement les enjeux de la flexibilité : dans les négociations sur le temps de travail et de vie, entre flexibilité subie et souplesse choisie, il ne faut pas se tromper de question, confusion à laquelle contribue, avec son flou, la notion de flexibilité.

La régulation temporelle est un principe de tout système social, ses institutions telles que les calendriers ou les horaires ayant pour fonction d'assurer la coopération et la synchronisation sociale. Le « vivre ensemble » repose ainsi sur des conceptions temporelles qui varient selon les sociétés. Les restructurations actuelles, qui participent du mouvement naturel du capitalisme essayant de s'affranchir d'un maximum de contraintes, s'appuient sur une transformation profonde des modes de régulation temporelle.

La flexibilisation, l'individualisation et la compression des temps qui caractérisent les mutations temporelles de la société contemporaine peuvent présenter de prime abord certains attraits, dans la mesure où cette tendance rompt avec des rigidités qui contraignaient en premier lieu les individus. Mais il convient d'en mesurer les effets socialement différenciés en soulignant les dangers d'une tendance à un fonctionnement général en flux tendus

d'une société aux temporalités principalement centrées sur le présent.

Temps individuels et sociaux

Les temps individuels et sociaux soulèvent une question éminemment politique. De par leur fonction d'intégration et de coordination, ils ont un usage hiérarchisant dans les rapports sociaux. Le sens commun et notre expérience ordinaire du temps rappellent le lien étroit entre pouvoir et maîtrise du temps. L'art de faire attendre, de convoquer, de dicter des programmes, de promettre, de fixer un délai, d'agir ou de décider sont parties intégrantes de l'exercice du pouvoir et des conflits qui en émanent. Vivre dans un temps orienté par les autres est le propre de la soumission. Le pouvoir absolu s'exprime alors lorsqu'il n'y a même plus d'anticipation possible, « en ne donnant aux autres aucune prise à leur capacité de prévoir ». On peut d'emblée illustrer la disponibilité permanente propre aux plus dominés, soumis à des horaires modulables, irréguliers et surtout imprévisibles du jour au lendemain, dans la grande distribution par exemple, où les caissières subissent en fait une logique de corvéabilité au prix d'une vie sociale et familiale démantelée. Le temps, parce qu'il doit s'appréhender comme une relation, non seulement exprime, mais structure les rapports de pouvoir.

Les différents points de déclinaison de la problématique du temps de travail (durée quotidienne et hebdomadaire, régularité, cadences...) ont constitué autant de fronts de la lutte des classes, et du même coup d'institutionnalisation et de rationalisation des rapports de travail. On sait que l'industrialisation, en systématisant l'équation « travail = temps = argent » en principe du capitalisme, s'est notamment basée sur la destructuration de toute une sociabilité ouvrière organisée autour de la maîtrise du temps. L'autonomie par rapport au temps et au travail qui caractérisait le « sublime », figure de l'aristocratie ouvrière travaillant à son rythme, ne correspondait plus à ce que la rationalité économique imposa au niveau des conduites à la fin du siècle dernier. Celles-ci

sont donc passées d'une obéissance au temps à une discipline du temps, qui évolua dans ses modalités. Les normes temporelles, prescriptives, formelles et universelles, dans un premier temps externes, largement dictées et surveillées de façon scrupuleuse, tendront ensuite à s'intérioriser et à s'incorporer sous formes d'auto-injonctions.

Les rapports de domination sont donc incontournables dans l'analyse des temporalités, et les rapports sociaux de genre y tiennent une place centrale. Le caractère sexué des temps sociaux résulte de la division sexuelle du travail. Le travail domestique, et plus généralement les fonctions de reproduction, d'éducation et de socialisation des enfants, doivent s'appréhender comme une adaptation des femmes aux temps d'autrui (conjoint, enfants, école, commerces...). La disponibilité permanente est l'expression temporelle de la relation de service qui caractérise ce type d'activité. Le temps quotidien de l'homme peut ainsi apparaître linéaire et comptable, tant il revient à la femme de gérer la synchronisation des temps sociaux multiples et spécifiques à chacun des membres de la famille. Ne pouvant pas s'appréhender dans une perspective rationnelle et qualitative du temps, le travail domestique semble invisible au regard du travail professionnel. La nullité publique du temps des femmes n'en est que plus évidente dans une culture marchande du temps : « Alors que le salarié vend sa force de travail, la femme mariée la donne : exclusivité et gratuité sont extrêmement liées ». Le temps de la vie professionnelle imprègne alors les représentations des temps masculins (linéaire, quantitatif, public, rationnel, efficace...) qui sont celles du modèle temporel dominant. Le temps masculin se donne ainsi l'image de l'action contre l'attente qui devient le propre du temps féminin.

C'est à l'aune de l'inscription des temporalités dans ces rapports sociaux de classe et de genre que je voudrais maintenant présenter les mutations temporelles qui affectent les représentations jusqu'alors dominantes.

- La culture temporelle industrielle

L'avènement du temps de l'Horloge et de sa standardisation est au cœur du processus de rationalisation et de construction du monde moderne. Le modèle temporel qui en résulte, particulièrement efficace pendant les « Trente Glorieuses », présente une conception moniste et utilitariste du temps, qui requiert la vitesse, l'efficacité et la ponctualité. Linéaire et segmenté, ce temps est marqué par la monochronie qui cloisonne les activités en attribuant une seule fonction à chaque segment temporel. Ainsi le temps du travail salarié est fortement distinct des autres temps sociaux. Il structure ce modèle temporel, non seulement parce qu'il est quantitativement et qualitativement central à tous les niveaux (journée, année, durée de l'existence), mais surtout parce qu'il organise l'ensemble des autres temps sociaux autour de lui. Les femmes, secondaires dans le travail salarié et plutôt cantonnées aux fonctions domestiques et familiales, sont marquées par la polychronie : elles subissent ce temps monochrome et masculin. Le lien social de cette société industrielle de l'après-guerre est fondé sur les sphères stables, fortement régulées, du travail et de la famille. Il est également marqué par la valeur du Progrès, alimentée par les perspectives d'ascension sociale, qui polarise le temps vers le futur et lui donne un caractère irréversible et cumulatif. Par la commémoration et le patrimoine, le passé est sans cesse reconstruit de façon à le réordonner sur la flèche du temps. Cette orientation permet de s'inscrire dans la durée à travers la programmation, la prévision ou l'utopie (selon les points de vue).

Au niveau des temporalités individuelles, cette culture temporelle industrielle s'est traduite par l'institutionnalisation du parcours de vie, à travers les normes d'âges, accompagnée d'une ritualisation ponctuant les différentes étapes de la socialisation et fortement liées aux institutions. Une organisation ternaire des trajectoires biographiques s'est imposée dans la société industrielle de l'après-guerre. L'âge adulte, défini essentiellement par l'intégration dans une famille et dans un emploi, constitue le pivot de ce modèle du cours de vie, autour duquel se polarisent la jeunesse caractérisée par le fait d'être en formation et la vieillesse en retraite. Le

modèle de « l'emploi à vie » de la société salariale permettait d'envisager des carrières professionnelles stables, linéaires et ascendantes. Le monisme familial qui caractérisait cette époque sur le modèle de la famille nucléaire permettait de définir un calendrier familial relativement prévisible pour une immense majorité de personnes.

L'émergence de nouvelles temporalités

Les mutations sociales qui ont particulièrement affecté les sphères de la famille et du travail salarié depuis les années soixante-dix peuvent être lues comme la montée d'une flexibilité temporelle marquée par l'incertitude, l'instabilité, la dilution des repères et l'araselement des seuils. Au-delà de ces transformations génératrices de nouvelles temporalités individuelles, c'est plus généralement l'ensemble du modèle temporel décrit plus haut qui se désagrège, notamment au regard de la révolution informationnelle et des nouvelles organisations du système économique.

La flexibilité des calendriers familiaux et professionnels

Alors que l'édifice de la famille moderne s'est laborieusement construit autour du modèle unique de la famille nucléaire, le pluralisme familial a mis moins de vingt-cinq ans à s'imposer. Les nouveaux régimes familiaux, issus des recompositions des formes que prend une famille au cours de son existence, sont générateurs de nouvelles perceptions du temps. Plus précisément, la problématique familiale actuelle revient à intégrer le temps non plus comme une menace, mais comme un contexte, en considérant la temporalité d'une vie vécue non plus comme un état, mais comme un processus. La crise du mariage symbolise une crise profonde des engagements durables en matière d'union. L'incertitude domine les temporalités familiales de l'alliance, dès lors la problématique familiale se recentre sur le lien de filiation. Le bouleversement des temporalités des phénomènes démographiques tient d'une individualisation des choix et d'une plus grande liberté de programmation, en matière de fertilité notamment, dans un contexte où les femmes doivent majoritairement gérer une

double carrière, familiale et professionnelle. Les calendriers familiaux deviennent ainsi plus réversibles et se diversifient : ils sont moins prévisibles socialement parce que, de façon certes inégale, ils sont globalement mieux maîtrisés individuellement.

De son côté, le travail salarié ne constitue plus un donneur de temps pour l'ensemble de la société. La diminution quantitative de la durée du travail sur tous les segments temporels, la place de plus en plus importante allouée à d'autres temps sociaux, la part de la formation dans les carrières, la montée de l'exclusion par le chômage et l'augmentation de l'espérance de vie en bonne santé contribuent à cette évolution de la structure temporelle. La mobilité que nécessite la participation à la compétition du travail, ou la précarité subie pour ceux qui en sont écartés, participent à leur niveau à l'idée de flexibilité du travail. Les figures de l'exclusion et de la précarité produites par ces évolutions ne sont que le résultat d'une onde de choc qui ébranle toute la société salariale, exprimant des processus plus fondamentaux de fragilisation de l'inscription sociale. C'est l'instabilité et l'incertitude, comme dans la sphère familiale, qui engendrent des itinéraires professionnels d'une tout autre nature. Les délimitations précises qui punctuaient les étapes successives de la formation à la retraite sont aujourd'hui brouillées par une multiplication des statuts transitoires, comme en attestent les entrées sur le marché du travail ou les fins de carrières.

En tant que référence pertinente du parcours des âges, le statut d'adulte, tel qu'il était défini par une inscription stable et définitive dans les sphères professionnelles et familiales, se fragilise. La réversibilité des actes et l'incertitude des statuts engendrent des parcours de vie professionnelle ou familiale qui ne peuvent plus être pensés de façon unilinéaire et irréversible. Dans ce cadre, la conception de la formation initiale, bien distincte de son application dans la production et qui préparait à une carrière professionnelle dans un même poste pour une longue période dans le cadre d'un CDI, laisse la place à de larges recoupements entre production et formation. Les trajectoires biographiques devant être

sans cesse réajustées, les individus doivent mobiliser des capacités d'adaptation toujours plus importantes pour échapper à l'exclusion. En ce sens le brouillage des étapes du cours de vie n'accompagne pas un brouillage des classes ; cette faculté à faire face aux incertitudes restant déterminée socialement, ces dérégulations accentuent les inégalités.

L'évolution des rapports sociaux de sexe, avec une indépendance et une place croissantes des femmes dans la société, ne permettent plus de penser les sphères familiales et professionnelles de manière autonome. Temps familiaux et temps professionnels tendent également à s'enchevêtrer. Les carrières semblent ainsi moins standardisées, pouvant allier périodes de formation, de chômage, de travail, d'éducation des enfants ou de congés sabbatiques, sous différentes formes et de façon plus ou moins subies (Cf. travail à temps partiel). Cet enchevêtrement des temps sociaux relève de l'incapacité du travail à structurer l'ensemble des registres de la vie, sans pour autant qu'un autre temps dominant n'émerge. Dès lors, on assiste à une déconnexion des calendriers biographiques.

Les biographies ne correspondent plus aux séquences traditionnelles, l'ordre des étapes étant difficilement programmable, la perception même de celles-ci s'avère de plus en plus difficile. On peut parler de « brouillage » ou de « flexibilité » des âges. Le blocage de la mobilité sociale ascendante, l'instabilité des positions et la réversibilité des itinéraires (retour chez les parents, en formation, en recherche d'emploi, etc.) atténuent les scissions biographiques tout en accentuant les disparités sociales.

L'affaiblissement des rites de passage collectifs en est une illustration. Ces rites n'avaient de sens en tant que tels que comme passage irréversible dans une autre classe d'âge. Aujourd'hui, les ruptures s'estompent, tout semble se passer comme s'il n'y avait que des accès partiels et réversibles à des statuts incertains.

Le « Présentisme » et la négation du temps

La déstabilisation des itinéraires professionnels correspond à une transformation des structures temporelles du système économique basées sur l'adaptabilité à la demande du marché et aux changements technologiques. Le système de gestion souple de la production en réseau, bien résumé par Manuel Castels, « repose sur la flexibilité du temps, sur la capacité d'accélérer ou de ralentir les cycles du produit et du profit, sur l'utilisation temporelle de l'équipement et du personnel, et sur la maîtrise des décalages technologiques par rapport à la concurrence. Le temps est géré comme une ressource, non selon la logique linéaire, mais comme un facteur différentiel par rapport à la temporalité des autres firmes, réseaux, procédés ou produits ». En ce sens, cette nouvelle schématisation dans les organisations du système économique ne fait que confirmer les apories de la programmation. Elle montre qu'à l'accélération et à la réduction des opérations dans le processus de production caractéristique du taylorisme, s'ajoute une autre forme d'accélération, celle de la réaction à des événements au niveau de l'environnement qui mobilise une capacité à réaliser dans les plus brefs délais des modifications de structures. On peut ainsi mentionner le passage d'une organisation séquentielle de l'activité, dissociant par exemple les phases de recherche, développement, production et vente d'un produit, à la simultanéité de ces opérations.

L'organisation en a juste à temps . crée donc un phénomène de compression du temps dont les conséquences en termes de conditions de travail accentuent dans bien des cas les contraintes de rythmes et de délais. La « flexibilité » du travail, imposée sous forme d'horaires journaliers et hebdomadaires instables, de morcellement des périodes de travail, d'incertitude sur les horaires à venir, ont des effets néfastes pour la santé et destructurants sur la vie personnelle, familiale et sociale. Il est alors rapide de parler de « choix » pour les femmes qui n'ont souvent pas d'autres solutions que d'opter pour un temps partiel, formule qui vient compléter le registre des modalités de la flexibilité.

Cette nouvelle schématisation basée sur l'adaptabilité en temps réel, contradictoire en tous points avec les principes de prévision et de programmation caractéristiques de la culture temporelle industrielle, est liée à un rapport à l'avenir inversé. À la croyance dans le Progrès qui permettait de tabler sur le futur, se substitue le sceau de l'aléatoire, et ce au niveau individuel et social. Nous assistons à un rabattement de l'action sur le court terme : le présent s'aplatit, il ne peut plus être considéré « uniquement comme point de renversement où le futur ouvert est constamment commuté en passé défini, mais il faut qu'il soit conçu simultanément comme un présent qui dure et où l'on peut encore prendre des décisions.

La montée de l'urgence comme mode d'être et d'agir dans le temps, qui nous fait exiger du présent ce que l'on pouvait attendre auparavant de l'avenir et que l'on retrouve dans des domaines aussi variés que la politique, la santé, ou la justice, symbolise bien la rupture avec la perception linéaire du temps orienté par le progrès.

La révolution informationnelle a bien sûr contribué à ce fonctionnement de plus en plus systématique des organisations sur ce mode de l'urgence. Les nouvelles technologies, accélérant les moyens d'information et de communication, tendent à comprimer le temps, voire à le supprimer. L'email ou le téléphone portable concourent ainsi à cette généralisation de la pression de la vitesse. Le « branché » qui ne veut pas manquer une opportunité peut, grâce à son instrument de communication en direct, modifier son emploi du temps en fonction de sollicitations plus attrayantes. Ces « court-circuitages temporels » tendent à rendre obsolète l'idée de projet. L'axe qui va de l'autonomie à l'hétéronomie, face à cette hypertrophie du présent, se traduit pratiquement dans la capacité à dégager un temps à soi en échappant à l'obligation de répondre immédiatement à toutes ces sollicitations. L'individu autonome est alors celui qui reste capable de prendre la distance nécessaire pour se déconnecter.

Tout en désynchronisant la vie sociale et le travail, ces moyens de communication peuvent pourtant devenir, dans certaines situations, facteurs d'autonomie et d'échange. Ils témoignent en ce sens des ambivalences de la flexibilité.

Le temps, une question de pouvoir

On peut craindre que ce « présentisme » qui rompt avec le régime moderne d'historicité auxquelles se rattachaient l'avenir, le progrès et l'idéologie, tende à l'anéantissement du temps long de la réflexion, incarné par des domaines tels que la recherche ou la culture. Le prix que la démocratie doit payer pour penser le devenir social représente un coût temporel élevé. En ce sens, un temps contracté dans l'immédiat et le court terme menace une société de citoyens, capables de se préoccuper de la portée pour l'avenir des décisions que l'on prend, pour privilégier une société d'usagers qui ne cherchent que des satisfactions individuelles à court terme.

Le « présentisme » qui domine les temporalités émergentes des mutations techniques, économiques et sociales, illustre par bien des aspects une volonté de nier le temps et de gommer l'inscription dans la durée, au risque d'une inculture politique du temps. La stabilité et la rigidité des âges, incarnées par des contraintes et le lit de Procuste des temporalités biographiques (école, travail, famille, retraite...), étaient pourtant au principe des solidarités entre générations et garantissaient le fonctionnement de l'État social, principalement assurantiel, face aux risques actuariels. La vie en flux tendus, à laquelle incitent les différentes formes de flexibilité temporelle, fragilise en ce sens l'ensemble de l'architecture temporelle des liens sociaux.

Pour autant, ce changement de perspective temporelle peut aussi prendre la voie de la responsabilité face à nos actions, quitte à fragiliser leur portée au nom des générations futures. On peut en voir des signes dans les raisonnements en matière de décisions liées à la santé ou à l'environnement. La montée des préoccupations éthiques et écologiques révèle également la « crise de l'avenir » et

la chute de l'idéologie du progrès. Ces préoccupations offrent aussi la possibilité d'inciter « à réinscrire l'agir humain dans la durée du temps », en assumant l'incertitude des conséquences des actes et des décisions pour le futur par une volonté de le préserver. C'est ce qu'illustrent, dans les domaines de la recherche biomédicale, ou en matière d'aménagement, les discussions autour du développement durable ou du principe de précaution amenant à concevoir des procédures qui incluent une révision possible des décisions, voir un retour en arrière quant aux conséquences de celles-ci. C'est sûrement cette voie qu'il faudra suivre pour penser la régulation des temporalités biographiques dans un registre « d'autonomie négociée » et non plus de flexibilité imposée », afin de garantir à la fois l'épanouissement personnel et la solidarité inhérente à l'inscription de chacun dans la durée.

Les rapports sociaux et la flexibilité temporelle

Les tendances à la flexibilité temporelle ne touchent pas indifféremment toutes les classes sociales, une partie importante de la population restant par exemple dans le cadre d'un déroulement rigide et cloisonné de leur carrière. Toutefois, c'est la société, dans tous ses fondements, qui subit la faillite du mode de régulation temporelle issu de la société industrielle. Recourir à la marge de négociation des normes temporelles mobilise des ressources inégalement réparties socialement. Alors que les plus fragiles subissent généralement ces mutations en devenant plus vulnérables encore face à cette flexibilité, les plus dotés bénéficient par contre de ce desserrement des contraintes temporelles, le vivant volontiers sur le mode de la maîtrise du temps. En effet, la flexibilité temporelle est un processus qui s'alimente de l'affaiblissement des systèmes de protection : les plus dominés face aux restructurations économiques, fragilisés par leurs conséquences sociales, bénéficiaient des contraintes temporelles qui garantissaient parfois leur participation à la vie sociale (« Pour le pauvre la loi libère, la liberté opprime » disait Lacordaire 29), En ce sens, les structures sociales déterminent peut-être plus que jamais l'incorporation d'un sens pratique des situations

d'anticipation et de planification nécessaire pour appréhender la perte de certains repères temporels.

Une critique politique des temps s'impose pour penser des mutations qui nous poussent à assumer le temps et les événements comme un contexte, et non plus comme une menace. La résistance à la flexibilité, incontournable lorsqu'il s'agit de contrer la logique de corvéabilité plus ou moins masquée par les sérénades néolibérales, demeure pourtant limitée face aux enjeux des nouvelles temporalités. La piste de réflexion menée par exemple sur le temps des villes et des services en Italie, à partir d'une critique féministe du temps des femmes, montre que l'on peut concevoir des voies d'autonomie à partir du point de vue des plus soumis aux contraintes temporelles. On serait alors amené à prendre plus en considération certaines logiques d'action qui ne reposent pas sur la stabilité des positions. Ces « arts du faible », pratiques ordinaires d'ajustement des dominés aux circonstances, comme l'improvisation, la débrouille ou la ruse, peuvent également être à l'origine d'un renouveau des civilités et des sociabilités dans un contexte d'incertitude.

L'exemple des capacités de résistance (réputées plus fortes) des femmes face aux périodes de crise ou de changement, comme le chômage ou la mise à la retraite anticipée, est intéressant à ce titre. On peut évidemment lire la débrouille des plus dominés comme un simple effet de l'attachement structurel : renvoyées au pôle privé du domestique, elles semblent moins désemparées que les hommes qui n'y ont presque aucun repère. Mais c'est plus globalement l'adaptation aux contingences propres à la flexibilité temporelle, et qui relève de la temporalité polychrone des femmes dans la division sexuelle du travail, qui semble mettre en difficulté plus encore les hommes subissant les restructurations du capitalisme. Les femmes, qui en demeurent les principales cibles, ne sont-elles pas placées au cœur des conflits du temps par l'explosion de l'ancien modèle temporel masculin ? On peut en tout cas poser la question de l'évolution des rapports sociaux dans un contexte de flexibilité temporelle, notamment face aux événements biographiques plus aléatoires.

Partir du point de vue des pratiques constitue ainsi un impératif sociologique pour comprendre les logiques d'action face aux dérégulations à l'œuvre. Mais il est surtout urgent de réintégrer ce principe dans la pensée politique pour cesser de simplement subir la flexibilité et prendre enfin au sérieux les questions temporelles.